



HAL
open science

Les tribulations du Voyage de Carré dans l'Histoire générale des voyages et les romans de Prévost : circulations narratives, circulations épistémologiques

Audrey Faulot

► To cite this version:

Audrey Faulot. Les tribulations du Voyage de Carré dans l'Histoire générale des voyages et les romans de Prévost : circulations narratives, circulations épistémologiques. *Romanesques : revue du Cercl : roman & romanesque*, 2015, *Le Roman du voyage*, 2015 (Hors-Série), pp. 97-113. hal-03109441

HAL Id: hal-03109441

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03109441>

Submitted on 29 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les tribulations du Voyage de Carré dans l'*Histoire générale des voyages* et les romans de Prévost : circulations narratives, circulations épistémologiques

Audrey Faulot, Université Paris Nanterre

On peut distinguer trois périodes dans la carrière de Prévost¹. La première, qui s'étend de 1724 à 1745, est sans conteste consacrée au roman, mais selon un romanesque qui, déjà, ne peut se concevoir hors de la matrice narrative du voyage. Dans ses toutes dernières années, de 1760 à 1763, Prévost redevient romancier avec le *Monde moral*, ultime roman composé d'histoires recueillies par un narrateur dont l'ambition – que nous pourrions aisément qualifier d'encyclopédique – est de constituer un système raisonné des passions humaines. Entre ces deux périodes, il existe une brèche d'une quinzaine d'années pendant lesquelles Prévost a, semble-t-il, abandonné le roman pour se lancer dans une vaste compilation de relations, l'*Histoire générale des voyages*, qu'il porte seul sur près de quinze tomes, de 1746 à 1759². Le plan lui vient de la collection « Astley », *A new Generation of Voyages and Travels*, dirigée par Green et parue à Londres de 1745 à 1747. La version anglaise avait été conçue comme une collection de voyages classés par ordre chronologique et suivis d'observations présentées de façon synthétique. Prévost reprend le plan des Anglais, mais non sans le critiquer : il souhaite en effet constituer un système de connaissances ordonné qui ne peut se satisfaire d'une juxtaposition de textes. Il s'emploie donc à traduire la collection anglaise jusqu'en 1750 ; quand celle-ci s'arrête, il continue selon le plan des Anglais jusqu'en 1753 ; enfin il commence à suivre sa propre méthode en 1754, dans le tome XII. Il aboutit ainsi à une organisation qui privilégie la description du monde sur la pure narration, en donnant, avant chaque section, une exposition générale sur l'histoire des textes et une bibliographie critique, en se concentrant sur les relations jugées intéressantes et en abrégant les détails pratiques du voyage pour mettre en exergue les « descriptions ». On distingue donc trois étapes dans la rédaction de l'*Histoire générale des voyages*, qui correspondent à une progression dans la pratique de Prévost encyclopédiste : la traduction, la correction et la « réduction »³. Cette progression vers une méthodologie de plus en plus « raisonnée » semble trouver un écho dans son dernier roman, *Le Monde moral*, qui, par bien des aspects, s'apparente à une collection d'histoires dont la valeur systémique serait remise en question. On pourrait donc dégager dans la carrière de Prévost trois rapports au voyage : une période thématique, une période scientifique, et une dernière que nous qualifierions de théorique – dans la mesure où elle théorise dans le roman la *libido sciendi* de l'encyclopédisme⁴.

Les projets de Prévost polygraphe ne sont pas coupés les uns des autres, et le récit de voyage est précisément, à l'instar du démon Asmodée invitant Dom Cleofas à regarder de

¹ Voir Jean Sgard, *Vie de Prévost (1697-1763)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 200-208 et 258.

² Le tome XV est le dernier écrit par Prévost.

³ Voir Jean-Paul Mas (éd.), « Avertissements de l'*Histoire générale des voyages* », *Œuvres de Prévost*, t. VII, dir. Jean Sgard, Grenoble, PUG, 1985, p. 397-407.

⁴ Sur l'influence de l'encyclopédisme sur le dernier roman de Prévost, voir Colas Duflo, *Les Aventures de Sophie*, chap. V : « Le narrateur philosophe et l'encyclopédie des passions : *Le Monde moral* de Prévost », Paris, CNRS éditions, 2013, p. 89-124.

maison en maison¹, un des médiums qui autorise le passage entre différents espaces génériques. Si la carrière de Prévost est caractérisée par des allers-retours incessants entre le roman et la pratique encyclopédique², il existe aussi une circulation interne des textes à l'intérieur de ses œuvres : les descriptions de Londres dans les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* ont pu servir pour son périodique *Le Pour et Contre*, et les *Voyages de Robert Lade* offrent une curieuse relation de voyage déjà mâtinée de traductions³. Parmi ces transferts, il en est un qui retient particulièrement l'attention : certains passages du *Voyage des Indes orientales* de Carré, paru en 1699, reviennent à la fois dans l'*Histoire des voyages* et dans un ajout tardif au premier roman de Prévost, les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*. On pourra objecter que Prévost, un rien opportuniste, aime à réutiliser sa matière. C'est probable, comme cela se pratiquait régulièrement à l'époque, mais la présence simultanée d'un récit de voyage dans des œuvres génériquement distinctes ne laisse pas de poser problème. Étant à la fois celle d'un romancier et d'un compilateur de récits de voyage, l'œuvre de Prévost questionne non seulement ses pratiques d'écriture, mais également ses pratiques de lecture : qu'advient-il lorsqu'un romancier – de formation – lit une relation de voyage ? Le corpus prévostien offre un observatoire privilégié pour comprendre la tentation romanesque qui apparaît comme consubstantielle à la lecture du récit de voyage, et ce à l'intérieur même d'un dispositif raisonné qui ne l'annule en rien. Nous voulons montrer que, même pendant la rédaction de l'*Histoire des voyages*, Prévost continue de réfléchir au roman, et que cette réflexion est permise par le parallèle qu'il fait entre le voyage et le roman, autour de leur capacité commune à penser l'identité du voyageur face à l'altération que lui fait subir le voyage.

De la relation de Carré à l'*Histoire des voyages*

On s'est beaucoup interrogé sur les raisons qui ont poussé Prévost à abandonner le roman pour se consacrer à l'*Histoire des voyages*. Les critiques formulées lors de la parution des *Mémoires d'un honnête homme* – on reproche à Prévost de vouloir peindre un monde qu'il ne connaît pas⁴ –, la quête d'une légitimité qui n'était pas permise par le statut de romancier ou de nouvelliste, en font certainement partie. Mais les quinze années d'abstinence romanesque observées par Prévost ne constituent pas pour autant une fuite hors du roman, car ses pratiques de romancier et de compilateur prennent le relais l'une de l'autre⁵. Il paraît donc pertinent d'en questionner la continuité : en témoigne la résurgence, dans des rééditions de ses premiers romans, de textes issus de l'*Histoire des voyages*. Prévost, tout en écrivant l'*Histoire des voyages*, continuait donc à réfléchir à ses romans. À partir de là, il est permis de supposer que les textes issus des relations de voyages que Prévost manipulait pour sa collection possédaient la vertu d'interroger *a posteriori* son projet romanesque.

Nous définirons ici le romanesque comme la résurgence de motifs, situations ou discours issus des topiques du roman, dans un texte qui n'est pas nécessairement romanesque : il s'agit pour nous d'une catégorie à la fois générique et trans-générique, le

¹ Dans *Le Diable boiteux*, Dom Cleofas libère le démon Asmodée de sa fiole. En échange, celui-ci l'emène dans un lieu surélevé de Madrid pour lui découvrir l'intérieur des maisons et toutes les intrigues qui s'y déroulent. Lesage, *Le Diable boiteux*, éd. Béatrice Didier, Paris, Flammarion, 2004.

² L'*Histoire générale des voyages* relève, en particulier quand Prévost la prend en charge, de la pratique encyclopédique. Voir Sylviane Albertan-Coppola, « Constitution, métamorphose et célébration du savoir dans l'*Histoire générale des voyages* de Prévost », *La Revue française, La Culture des voyageurs à l'âge classique*, dir. D. Lanni, <<http://revuefrancaise.free.fr>>.

³ Voir Michel Bideaux, « Les *Voyages de Robert Lade* ou les mécomptes de la fiction », *Roman et récit de voyage*, dir. P. Antoine et M.-C. Gomez, Paris, PUPS, 2001, p. 37-46.

⁴ Voir Jean Sgard, *Prévost romancier*, Paris, Corti, 1968, p. 525-526.

⁵ Pendant qu'il écrit l'*Histoire générale des voyages*, Prévost ne cesse en effet de rééditer ses romans.

romanesque étant capable de se manifester dans des œuvres génériquement diverses. Dans cette perspective, l'*Histoire générale des voyages* est-elle infiltrée par des éléments romanesques ? Il semble y avoir deux tendances contradictoires à l'œuvre, dès que Prévost possède la maîtrise de l'ouvrage : une propension à réécrire les textes selon des canons esthétiques romanesques, et, parallèlement, la volonté de réduire la part de l'anecdotique et du merveilleux, considérés comme trop romanesques. Prévost ne se contente pas de citer les relations de voyage : il les réécrit en « [réparant] le style », selon son propre aveu – effort dans lequel ses contemporains ont vu la patte du romancier¹. D'un autre côté, comme l'a montré Michèle Duchet, l'ambition documentaire qui sous-tend l'*Histoire des voyages* signe le passage de la fable à l'histoire – catégorie qui s'oppose alors au roman². Il serait pourtant vain d'opposer ici un style romanesque à un fonds historique, de voir dans le romanesque un ornement destiné à agrémenter le projet scientifique. Le romanesque intervient aussi bien dans les principes qui président au choix des textes dans l'*Histoire des Voyages*, comme le montre le traitement du *Voyage des Indes orientales* de Carré dans l'œuvre de Prévost.

L'ouvrage de Barthélémy Carré paraît en 1699 et relate un voyage diplomatique et commercial fait de 1668 à 1671. Lorsque Colbert met en place la Compagnie des Indes orientales, il demande à Carré de porter jusqu'aux Indes les instructions du Roi, et d'écrire des rapports sur le fonctionnement des compagnies de commerce dans cette partie du monde. Carré part en direction des Indes ; il participe à l'établissement d'un comptoir à Surate ; renvoyé en France, il rentre par voie de terre, traversant la Perse jusqu'au port de Saïde, où il s'embarque pour Marseille. C'est dans le désert d'Arabie que Carré est témoin d'une « histoire curieuse », pour reprendre ses termes, à laquelle il consacre plusieurs pages. Une invasion de sauterelles avait alors tari les puits d'eau potable, rendant particulièrement périlleuse la traversée du désert. Carré, avec son guide arabe, rencontre sur sa route un marchand qui transporte en caravanes deux cents jeunes filles destinées à être vendues au sérail. Celles-ci, en train de mourir de soif, offrent au voyageur un spectacle pathétique qui suscite immédiatement sa compassion. Alors que Carré tente de donner à boire à l'une des jeunes filles, son guide l'en empêche et pousse le voyageur à continuer sa route, les laissant derrière lui mourantes. Une seule d'entre elles est sauvée, pour être intégrée à un sérail. Du propre aveu de Carré, cette scène lui laisse « une tristesse pendant tout le reste du voyage » : son récit est motivé par des critères pathétiques plus que scientifiques, bien que l'auteur glisse quelques réflexions d'ordre culturel sur les mœurs des Arabes.

Dans le tome IX de l'*Histoire des voyages*, consacré à la suite des expéditions aux Indes, Prévost ménage une part aux voyages de Barthélémy Carré et réécrit l'épisode de la façon suivante :

Il partit de Surate le 21 de février 1671, sur un vaisseau anglais qui faisait voile à Bander-Abassy, d'où il prit son chemin par terre jusqu'au bord de la Méditerranée. Ses observations en Perse, en Arabie, en Syrie, et dans d'autres lieux qu'il eut à traverser, n'ont rien d'assez remarquable pour mériter d'être recueillies entre les relations mêmes qui regardent ces régions, et qui appartiennent aux voyages par terre. [...] Mais, en faveur de la singularité, je m'arrête un moment à la rencontre que Carré, voyageant à cheval, fit dans un désert d'Arabie.

Il s'était pourvu, en Perse, d'un guide arabe, nommé Agi-Hassem, dont on lui avait garanti le courage et la fidélité. Un jour, que la disette d'eau, ou plutôt l'infection que les sauterelles avoient répandue dans tous les puits qui se trouvent sur la route, les avoient réduits pour unique ressource à une petite provision d'eau fraîche qu'ils portaient dans des outres, ils aperçurent, à quatre cents pas d'une colline, un cavalier bien monté qui venait vers eux à toute bride. Ils s'arrêtèrent avec quelque défiance, dans un lieu rempli de brigands. Ils le couchèrent

¹ Voir Michèle Duchet, *Histoire et anthropologie au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1971, p. 85.

² *Ibid.*, p. 91-92.

en joue ; Carré armé de son fusil, et l'Arabe de son arc. Le cavalier retint son cheval, et leur cria, en langue turque, qu'il ne pensait point à les insulter. En leur tenant ce discours, il reculait sur ses traces, pour se mettre hors de la portée du fusil, qui lui était suspect. Lorsqu'il se crut en sûreté, il fit un signe de la main ; et baissant la pointe de la langue, il fit entendre aux deux étrangers qu'il désirait de leur parler.

Agi-Hassem ne balança point à s'approcher de lui. Carré les laissa un moment ensemble. Après quelques mots d'explication, le cavalier s'étant assuré qu'il n'avait rien à craindre, descendit de cheval, et la conversation devint commune ; mais les compliments ne furent pas longs. Il était si plein de son malheur, qu'il ne pouvait parler d'autres choses. J'ai, leur dit-il, derrière cette colline, une grosse compagnie de gens que j'amène d'Alep. Avancez ; vous allez être témoins de notre funeste situation, et peut-être aiderez-vous à notre salut.

Carré et son guide montèrent la colline. Ils découvrirent bientôt la caravane, composée d'une vingtaine de valets, et d'environ cent chameaux, qui servaient à porter deux cens filles, âgées de douze à quinze ans. Elles étaient dans un état, dont la seule vue inspirait la pitié ; couchées par terre, la plupart fort belles, mais les yeux baignés de larmes et le désespoir peint sur leurs visages. Les unes jetaient des cris pitoyables, d'autres s'arrachaient les cheveux.

« Jamais de ma vie, dit l'auteur, je ne serai aussi touché que je le fus de ce spectacle ; et quoique j'entrevisse une partie de la vérité, je demandai au cavalier turc qui étaient ces misérables filles, et d'où venaient leurs lamentations ? Il me répondit, en Italien, que je voyais sa ruine entière ; qu'il était un homme perdu, et plus désespéré cent fois que toutes les filles ensemble. Il y a dix ans, ajouta-t-il, que je les élève dans Alep, avec des soins et des peines infinies, après les avoir achetées bien cher. C'est ce que j'ai pu rassembler de plus beau en Grèce, en Géorgie, en Arménie ; et dans le temps que je les conduis pour les vendre, à Bagdad, où la Perse, l'Arabie et la pays du Mogol s'en fournissent, j'ai le malheur de les voir périr faute d'eau ; pour avoir pris le chemin du désert, comme le plus sûr.

Ce récit m'inspira une égale horreur pour sa personne et pour sa profession. Cependant je feignis d'autres sentiments, pour l'engager à nous apprendre le reste de son aventure. Il continua librement ; et nous montrant des fosses, qui venaient d'être comblées ; j'ai déjà fait enterrer, nous dit-il, plus de vingt de ces filles, et dix eunuques, qui sont morts pour avoir bu de l'eau des puits. C'est un poison mortel pour les hommes et les bêtes. À peine même y trouve-t-on de l'eau ; ce ne sont que des sauterelles mortes, dont l'odeur seule est capable de tout infecter. Nous sommes réduits à vivre du lait des chameaux femelles ; et si l'eau continue de nous manquer, il faut m'attendre à laisser dans ce désert la moitié de mes espérances.

Pendant que je détestais au fond du cœur la barbarie de cet infâme marchand, la compassion dont j'étais rempli pour tant de malheureuses filles me tirait les larmes des yeux. Mais je me crus prêt à mourir de saisissement et de douleur, lorsque j'en vis neuf ou dix qui touchaient à leur fin, et que j'aperçus sur les plus beaux visages du monde les dernières grimaces de la mort. Je m'approchai d'une d'entre elles, qui allait expirer ; et coupant la corde qui attachait nos outres, je me hâtai de lui offrir à boire. Mon guide arabe devint furieux. Je compris, par l'excès auquel il s'emporta, combien ces peuples ont de férocité dans les mœurs. Il prit son arc, et d'un coup de flèche il tua la jeune fille que je voulais secourir. Ensuite il jura qu'il traiterait de même toutes les autres, si je continuais de leur donner de l'eau. Ne vois-tu pas, me dit-il, d'un ton brutal, que si tu prodigues le peu d'eau qui nous reste, nous serons bientôt réduits à la même extrémité ? Sais-tu que d'ici à vingt lieux il n'y en a pas une goutte qui ne soit empoisonnée par les sauterelles pourries ? En me tenant ce discours, il fermait les outres et les attachait au cheval, avec une action si violente et tant de fureur dans les yeux, que la moindre résistance l'eût rendu capable de m'attaquer moi-même.

Cependant il conseilla, au marchand turc, d'envoyer quelques-uns de ses gens, avec des chameaux, dans les marais de *Taiba*, qui ne devaient pas être fort éloignés, et dans lesquels il se trouve des eaux vives qui pouvaient avoir été garanties de la corruption. Mais la crainte que les Arabes ne vinssent enlever ce qui lui restait de sa marchandise l'empêchait de prendre ce parti, et nous le laissâmes dans une irrésolution dont nous ne vîmes pas la fin.

Je ne dirai rien des cris que j'entendis jeter à tant de victimes innocentes, lorsque nous voyant partir, elles perdirent l'espérance qu'elles avoient eue, pendant quelques instants, de trouver du soulagement à la soif qui les consumait. Ce souvenir m'afflige encore. Agi-Hassem en prit une,

qu'il mit en croupe derrière lui ; dans le dessein, me dit-il, de la donner à ses femmes. En effet l'ayant transportée jusqu'aux faubourgs d'Alep, il l'y mit en dépôt, pour la prendre à son retour¹.

Privilégiant les détails historiques et géographiques, Prévost abrège considérablement le retour de Carré par voie de terre, résumé en une phrase : « Ses observations en Perse, en Arabie, en Syrie, et dans d'autres lieux qu'il eut à traverser, n'ont rien d'assez remarquable pour mériter d'être recueillies entre les relations mêmes qui regardent ces régions, et qui appartiennent aux voyages par terre². » Il choisit pourtant de citer cette anecdote, présentée comme une rencontre singulière, et, en cela, digne d'intérêt : « Mais, en faveur de la singularité, je m'arrête un moment à la rencontre que Carré, voyageant à cheval, fit dans un désert d'Arabie³. » Force est de constater que, même dans un ouvrage raisonné, le goût pour le singulier peut constituer un argument suffisant pour ménager une place à l'anecdote pathétique⁴. On pourrait objecter que Prévost a voulu mettre en avant les observations culturelles faites par Carré, qui participent de son projet : cependant, la suppression de ces remarques est un de rares changements qu'il opère par rapport au texte source, probablement dans un souci de neutralité. Alors que Prévost avait considérablement abrégé la relation de Carré, il conserve l'anecdote dans sa quasi-intégralité, préservant le récit de cette « rencontre singulière » comme un moment privilégié de la narration – espace intouchable et intouché au milieu des suppressions et résumés, dont la virginité textuelle est signalée par la présence de guillemets. La réécriture s'opère donc sur d'autres plans : une partie du discours de Carré bascule de la première à la troisième personne ; cependant, dès que la scène acquiert une intensité pathétique, Prévost se met à citer Carré – de façon plus ou moins exacte. La parole de Carré, marquée par l'évocation des « impressions » laissées par cette vision remarquable, est donc enchâssée au cœur du texte réduit par Prévost, comme si la première personne reprenait momentanément le dessus sur la posture décentrée du narrateur-compileur au moment où le *pathos* atteint son comble. Une étude des rares ajouts proposés par Prévost confirme cette hypothèse : tout est fait, dans la réécriture prévostienne, pour préparer le lecteur au tableau spectaculaire qui s'offre à lui, et qui justifie la citation intégrale des propos de Carré dans une œuvre où l'espace est minutieusement réparti selon un logique d'intérêt géographique : « Avancez ; vous allez être témoins de notre funeste situation, et peut-être aiderez-vous à notre salut⁵ », dit le marchand dans la version de Prévost – transition qui ménage le passage du récit à la description. Il semble donc que le déplacement discursif obéisse à des règles dictées par le spectaculaire, au sens esthétique du terme, – phénomène que nous pourrions qualifier d'embrayage pathétique. C'est bien cet embrayage pathétique qui permet, d'une part, le décrochage discursif à l'intérieur du texte, et d'autre part, son décrochage générique vers le roman.

De l'*Histoire des voyages* au roman

Le travail de réécriture, en effet, se poursuit bien jusqu'au roman : Prévost a réutilisé le texte de Carré comme ajout à l'édition de 1756 des *Mémoires et aventures d'un homme de*

¹ Prévost, *Histoire générale des voyages*, t. IX, Paris, Didot, 1751, p. 11-13. Nous soulignons les principales modifications d'avec le récit de Carré (Carré, *Voyage des Indes orientales*, Paris, Veuve Barbin, 1699, t. I, p. 260-268). L'orthographe a été modernisée.

² Prévost, *Histoire générale des Voyages*, t. IX, Paris, Didot, 1751, p. 11.

³ *Id.*

⁴ Il faut préciser que le cas n'est pas fréquent dans l'*Histoire des voyages*, Prévost étant attaché à la scientificité de son texte.

⁵ *Id.*

qualité. Il insère à la fin du Livre V un récit secondaire, porté par la voix d'un ancien consul qui raconte sa passion pour deux femmes, dont l'une, Sergie, est l'esclave ramenée de sa traversée du désert. Alors que, dans le récit de Carré, l'esclave sauvée était placée dans un sérail, elle trouve dans le roman de Prévost une réalisation romanesque, devenant un personnage-clé de l'intrigue amoureuse. Prévost déplace donc le récit de Carré dans la bouche d'un narrateur fictionnel qui ne signale à aucun moment sa dette : le texte est intégré à l'ensemble des *Mémoires* au point qu'il devient impossible de distinguer sa provenance. Reste cependant l'enchâssement des discours, comme si le dispositif narratif se chargeait de sous-entendre l'origine du passage : la voix du narrateur secondaire, par opposition à celle du narrateur-mémorialiste, serait alors le moyen de récupérer un matériau exogène au roman, l'enchâssement assurant ainsi l'encastrement du texte dans un genre distinct dont il digère ainsi l'altérité. Voici le passage tel qu'il apparaît dans les *Mémoires et aventures [...]* :

Mais une aventure, que je commence à regarder comme le plus grand malheur de ma vie, altéra tout d'un coup mes dispositions.

Dans un voyage que je fus obligé de faire en Perse, pour les affaire du roi, j'avais pris pour guide, à mon retour, un Arabe dont on m'avait garanti le courage et la fidélité. Ma suite n'était composée, d'ailleurs, que de quatre domestiques. Un jour, en traversant un désert d'Arabie, la disette d'eau, ou plutôt l'infection que les sauterelles avaient répandue dans tous les puits qui se trouvent sur la route, nous avait réduits, pour toute ressource, à une petite quantité d'eau fraîche que mes gens portaient dans des outres ; nous perçûmes, à quatre cents pas d'une colline, un cavalier bien monté, qui venait vers nous à toute bride. Je m'arrêtai avec quelque défiance dans un lieu rempli de brigands. Mes gens, qui étaient armés de fusils, couchèrent le cavalier en joue. Il retint son cheval, et nous cria, en langue turque, qu'il ne pensait point à nous insulter. En nous tenant ce discours, il reculait sur ses traces, pour se mettre hors de la portée de nos armes : et lorsqu'il se crut en sûreté, il fit entendre, par quelque signe de la main, qu'il désirait de nous parler. Mon Arabe ne balança point à s'approcher de lui. Je les laissai un moment ensemble. Après quelques mots d'explication, le cavalier, s'étant assuré qu'il n'avait rien à craindre, descendit de cheval. Les compliments ne furent pas longs. Il était si plein de son malheur qu'il me demanda aussitôt notre assistance. J'ai, me dit-il, derrière cette colline, une grosse compagnie que j'amène d'Alep. Avancez-vous, pour être témoin de notre funeste situation ; et peut-être aiderez-vous à notre salut. Je montai la colline avec mes gens ; et je découvris bientôt la caravane, composée d'une vingtaine de valets et d'environ deux cents chameaux, qui servaient à porter dans des bahus, à la manière de Perse, deux cents filles âgées de douze à quinze ans. Elles étaient dans un état dont la seule vue inspirait la pitié, couchées par terre, la plupart fort belles, mais les yeux baignés de larmes, et le désespoir peint sur leurs visages. Les unes jetaient des cris pitoyables, et d'autres s'arrachaient les cheveux. Jamais je ne serai aussi touché que je le fus de ce spectacle ; et quoique j'entrevisse une partie de la vérité, je demandai au cavalier qui étaient ces misérables filles, et d'où venaient leurs lamentations ? Il me répondit, en Italien, que je voyais sa ruine entière ; qu'il était un homme perdu, et plus désespéré cent fois que toutes ces filles. Il y a dix ans, ajouta-t-il, que je les élève dans Alep avec des soins et des peines infinies, après les avoir achetées bien cher. C'est ce que j'ai pu rassembler de plus beau en Grèce et en Arménie ; et dans le temps que je les conduis pour les vendre à Bagdad, où la Perse, l'Arabie et le pays du Mogol s'en fournissent, j'ai le malheur de les voir périr faute d'eau, pour avoir pris ce chemin comme le plus sûr.

Ce récit m'inspira une égale horreur pour sa personne et pour sa profession. Cependant je feignis d'autres sentiments, pour l'engager à m'apprendre le reste de son aventure. Il continua librement ; et nous montrant des fosses qui venaient d'être comblées : J'ai déjà fait enterrer, me dit-il, plus de vingt de ces filles et dix eunuques qui sont morts pour avoir bu de l'eau des puits. C'est un poison mortel pour les hommes et les bêtes. À peine même y trouve-t-on de l'eau ; ce ne sont que des sauterelles mortes, dont l'odeur seule est capable de tout infecter. Je n'ai, pour soutenir les plus faibles de mes filles, que le lait de quelques chameaux femelles ; et si l'eau continue de leur manquer, il faut m'attendre à laisser dans ce désert la moitié de mes espérances.

Pendant que je détestais, au fond du cœur, la barbarie de cet infâme marchand, la compassion dont j'étais rempli pour tant de malheureuses me tirait les larmes des yeux. Mais je fus pénétré de saisissement et de douleur lorsque j'en vis neuf ou dix qui touchaient à leur fin, et que j'aperçus, sur les plus beaux visages du monde, les dernières grimaces de la mort. Je m'approchai d'une d'entre elles qui allait expirer ; et coupant le corde qui attachait une de mes outres, je me hâtais de lui offrir moi-même à boire. Mon guide arabe devint furieux. Je compris, par l'excès auquel il s'emporta, combien ces peuples ont de férocité dans les mœurs. Il prit son arc, et d'un coup de flèche il tua la jeune fille que je voulais secourir. Ensuite il jura qu'il traiterait de même toutes les autres, si je continuais de leur donner de l'eau. Ne vois-tu pas, me dit-il d'un ton brutal, que si tu prodigues le peu d'eau qui nous reste, nous serons bientôt réduits à la même extrémité ? Sais-tu que d'ici à vingt lieux il n'y a pas une goutte qui ne soit empoisonnée ? En me tenant ce discours, il fermait les outres et les attachait au cheval avec une action si violente, et tant de fureur dans les yeux, que la moindre résistance l'eût rendu capable de m'attaquer moi-même.

Cependant il conseilla au marchand turc d'envoyer quelques-uns de ses gens, avec des chameaux, vers un marais qu'il nomma, et qui ne devait pas être fort éloigné, dans lequel il se trouve des eaux vives qui pouvaient avoir été garanties de la corruption. Mais la crainte que les Arabes ne vinssent lui enlever ce qui lui restait de sa marchandise, l'empêchait de prendre ce parti ; et nous le laissâmes dans une irrésolution dont nous ne vîmes pas la fin. Je ne dirai rien des cris que j'entendis jeter à tant de victimes innocentes, lorsque nous voyant partis, elles perdirent l'espérance qu'elles avaient conçue de notre arrivée. Ce souvenir m'attendrit encore. Mon Arabe en prit une que le marchand n'osa lui contester, et la mit en croupe derrière lui, dans le dessein, me dit-il, de la donner à ses femmes.

Pendant la suite de ma route, j'eus l'occasion continue de voir et d'entendre cette jeune fille, qui parlait fort bien la langue turque. Elle se donna le nom de Sergie, qu'elle porte encore¹.

L'étude des variantes entre les trois textes montre que Prévost a utilisé la réécriture réalisée à l'occasion de *l'Histoire des voyages* pour son roman, et non le texte de Carré, qui ne sert donc que de source indirecte. Il a cependant remis l'ensemble du passage à la première personne, retrouvant ainsi des caractéristiques du récit initial, dont le fil continu de la narration. Le texte est également replacé dans un espace qui ne signale plus sa scientificité : disparaissent les marges, dans lesquelles Prévost distinguait les étapes du voyage de Carré, et les notes, qui donnaient des précisions techniques, ainsi que des noms de lieux. Le texte réintègre donc un espace qui autorise le romanesque, mais à partir d'une réécriture explicitement non romanesque. Pour opérer cette translation, qui tient de la marqueterie textuelle, Prévost ajoute une phrase liminaire destinée à fondre le récit dans son nouveau cadre générique : « Mais une aventure, que je commence à regarder comme le plus grand malheur de ma vie, altéra tout d'un coup mes dispositions² ». Au moment où s'amorce le récit du consul, le texte de Carré se trouve donc introduit par une phrase qui pourrait apparaître comme le parangon du romanesque prévostien, voire du grand romanesque d'aventures qui commence paradoxalement à être conspué dès les années 1750 – comme s'il fallait, soit surdéterminer l'environnement romanesque, soit signaler au lecteur que le personnage du consul va avoir une appréhension romanesque de l'évènement, ce qui aura pour conséquence d'en infléchir la portée par rapport au texte de Carré.

Pourquoi, dès lors, revenir à un roman déjà ancien – publié presque trente ans plus tôt – pour le nourrir, l'augmenter grâce au récit de voyage ? Jean Sgard et Richard A. Francis ont déjà commenté ces ajouts, formulant l'hypothèse qu'il s'agissait de contes prévus pour *Le Pour et Contre* et destinés à préparer la rédaction de *l'Histoire d'une Grecque*

¹ Prévost, *Mémoires et aventures d'un homme de qualité, Œuvres de Prévost*, t. I, dir. Jean Sgard, Grenoble, PUG, 1978, p. 104-105. Nous soulignons les principales modifications d'avec le texte de *l'Histoire des voyages*.

² *Id.*

moderne¹. Cependant, l'étude comparée du roman avec l'*Histoire des voyages* montre que l'ajout de 1756 provient bien de cette dernière – signe que l'ouvrage constitue encore pour Prévost un réservoir d'idées pour le roman. De plus, Prévost n'a pas rajouté ce passage dans son roman de l'esclavage, l'*Histoire d'une Grecque Moderne*, mais bien dans son grand roman de voyage, les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* – celui qui théorise le plus la pulsion viatique, autour de la distinction entre voyageur et géographe : ainsi que le dit le narrateur, « Je laisse aux géographes, et à ceux qui ne voyagent que par curiosité, le soin de donner au public la description des pays qu'ils ont parcourus. [...] J'entreprends de rapporter ce que j'ai fait, et non ce que j'ai vu² ». Prévost a, de plus, inséré le texte de Carré entre les deux grands voyages du narrateur, qui le conduisaient successivement dans l'Empire Ottoman et en Europe, à un des rares moments où ce narrateur, de retour chez lui, a perdu sa condition de voyageur. L'association d'idées entre l'*Histoire des voyages* et le roman obéit donc, non à des ressemblances thématiques, mais bien à des impératifs liés à l'économie du texte. Dès qu'il s'agit pour lui de définir sa propre orientation, le roman recourt à des extraits de récits ou à des anecdotes liées au voyage, qui prolifèrent dans le discours du consul³ : la présence du texte de Carré signale donc un moment où le roman de voyage réfléchit sur lui-même.

L'ultime transfert du *Voyage* de Carré dans le roman montre que les virtualités romanesques du texte, qui avaient été décelées par Prévost dès l'*Histoire des voyages*, trouvent ici leur accomplissement. Au demeurant, c'est bien en tant que lecteur que Prévost repère le romanesque « hors les murs », comme si la relation de voyage, en détachant le romanesque de son genre d'origine, permettait de penser son essence. Dans l'Avant-propos du tome V, il expliquait déjà que les relations de voyage pouvaient se prêter à l'imagination romanesque au prix d'une héroïsation des voyageurs :

À qui aurait-il été difficile de répandre les ornements de l'imagination dans un sujet tel que des relations de voyage ? Quel champ plus fécond pour toutes sortes d'aventures et de fictions amusantes ! Un pilote [...], un marchand [...] pouvaient être transformés en héros de roman⁴.

Le romanesque est donc moins le strict produit d'un genre que le résultat d'une lecture attentive à ses ressources⁵. Dans le texte de Carré, Prévost perçoit comme romanesque la façon dont le voyageur se trouve définitivement altéré par les impressions du voyage – c'est-à-dire la façon dont le voyage pose le problème diachronique de l'identité. En effet, dans la relation initiale, l'épisode des esclaves intervenait au moment de la traversée du désert, au milieu d'une succession d'anecdotes auxquelles l'auteur donnait un tour narratif, mais qui n'avaient que peu d'influence sur la figure du narrateur. L'épisode des esclaves, cependant, est remarquable – et remarqué par Prévost – en raison de sa force d'altération sur le narrateur voyageur : ce dernier constate que la rencontre a laissé en lui des traces profondes – « Je remportai de là un chagrin qui me resta pendant tout le trajet⁶ », conclut-il. Prévost semble faire une lecture quasi malebranchiste du récit de Carré : l'événement « saisissant » laisse dans le sujet des « impressions » que le souvenir se charge de « rouvrir ». Parce qu'elle intervient *après* le voyage, la relation de voyage interroge donc la mémoire du voyageur, mais également la façon dont ce dernier s'envisage après les épreuves traversées : devenu mémorialiste, le voyageur peut-il enfin percevoir la façon dont

¹ Voir *Œuvres de Prévost*, t. VIII, dir. Jean Sgard, Paris, PUG, 1986, p. 40 ; Richard. A. Francis, « The additional tales in the 1756 edition of Prévost's *Mémoires d'un homme de qualité* : technique and function », *French Studies*, vol. 32, 1978, p. 408-419.

² *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*, *op. cit.*, p. 119.

³ Outre le texte de Carré, le récit du consul présente également des anecdotes inspirées de l'histoire de Ferriol.

⁴ *Œuvres de Prévost*, t. VII, *op. cit.*, p. 416.

⁵ Sylviane Albertan-Coppola a déjà montré comment, lorsqu'il réécrit un récit de voyage, Prévost exploite toutes les ressources offertes par la subjectivité du voyageur. Voir Sylviane Albertan-Coppola, « L'abbé Prévost romancier et éditeur de voyages », *Roman et récit de voyage*, *op. cit.*, p. 111-121.

⁶ Barthélémy Carré, *Voyage des Indes orientales*, Paris, Veuve Barbin, 1699, t. I, p. 268.

il a été altéré au cours de son voyage ? La relation aurait ainsi la capacité de saisir ce tremblement de l'identité qui n'est perceptible que dans le geste viatique.

Ainsi la maîtrise se renverse-t-elle en emprise : ce n'est plus le voyageur qui traverse des espaces, c'est lui qui, comme espace intérieur, se retrouve traversé par des impressions qui l'altèrent. Il n'est pas anodin que l'un des uniques changements sémantiques entre l'*Histoire des voyages* et le roman concerne le verbe « attendre » : là où Prévost compilateur, citant Carré, écrivait : « Ce souvenir m'afflige encore¹ », il fait dire à son consul : « Ce souvenir m'attendrit encore² ». Contrairement à la simple affliction, l'attendrissement renvoie à une expérience de la sensibilité qui se déroule à la fois sur les plans éthique et esthétique. Le roman semble ainsi mettre en évidence les séquelles narratives qui résultent de l'incident vécu pendant le voyage. Le consul s'empresse de nouer une relation avec l'esclave qui a été sauvée de la caravane : alors que, dans le récit de voyage, elle disparaissait dans le séraïl du guide de Carré, sans qu'il soit possible de s'enquérir plus avant de son sort, elle acquiert un nom dans le roman, devenant un des personnages principaux. Elle semble ainsi incarner le principe selon lequel est potentiellement romanesque toute expérience qui marque le voyageur et affecte son identité personnelle. En effet, le consul ne peut s'empêcher de secourir l'esclave : il est pour ainsi dire pris au piège d'un romanesque qui se signale paradoxalement comme excessivement romanesque – une intrigue galante sur fond d'exotisme. L'*imbroglio* amoureux, provoqué par l'arrivée de Sergie, a donc pour effet de mettre en évidence le fonctionnement spécifique du romanesque par rapport au récit du voyage dont il est issu. Le voyage est compris dans les deux cas comme une épreuve identitaire – épreuve dont le roman va dérouler, sur le plan narratif, les conséquences intérieures suggérées dans le récit de voyage. Dans le roman de Prévost, le consul a été bouleversé par sa rencontre au point qu'il ne peut plus vivre avec sa première compagne : il est désormais contraint de se partager entre deux femmes, parce que le voyage, même bref et contraint, l'a significativement altéré. Le roman semble ainsi expliciter par son intrigue les changements qui ont touché le voyageur, et qu'il ne peut désormais plus ignorer. Le passage de la relation de voyage au roman met en évidence cette impulsion romanesque, que Prévost pense à la faveur du déplacement générique.

La lecture romanesque du récit de voyage : une perturbation épistémologique

Il s'agit alors de se demander pourquoi le romanesque a la capacité de venir parasiter les autres projets narratifs, en particulier le récit de voyage. Comme Prévost le rappelle dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, il existe une distinction entre le voyageur et le géographe : le premier décrit « ce qu'il a fait », le second « ce qu'il a vu ». Pour autant, il n'est pas aisé de tracer la limite entre ces postures, qui déterminent les modalités du savoir permis par le voyage. Parce qu'elle nécessite une matrice narrative dans laquelle se réaliser, la posture géographique – le « voir » – est sans cesse menacée d'être absorbée par le narratif – le « faire ». C'est ce que Prévost déplore dans l'Avertissement au tome I de l'*Histoire des voyages*, quand il revient sur les difficultés de la méthode choisie par les contributeurs anglais :

Quoique les auteurs promettent avec raison, dans le recueil de tous les voyageurs connus, un système complet d'histoire et de géographie moderne, ils n'ont pas fait assez remarquer que leur objet n'est pas l'histoire des pays où les voyageurs ont pénétré, mais seulement l'histoire de leurs voyages et de leurs observations ; de sorte que s'il en résulte effectivement de grandes lumières pour la géographie et l'histoire en général, c'est par accident, si j'ose employer ce

¹ *Histoire générale des voyages*, t. IX, *op. cit.*, p. 13.

² *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*, *op. cit.*, p. 105.

terme, et parce qu'en visitant divers pays les voyageurs n'ont pu manquer de recueillir ce qui s'est attiré leur attention¹.

Si Prévost pointe l'insuffisance de la méthode des Anglais, il n'invalide pas pour autant cette étape narrative – qui a bien pour objet de représenter « le voyageur tel qu'il est lui-même », c'est-à-dire de dégager son identité comme préalable au savoir : il s'emploie plutôt à doubler cette étape de multiples examens critiques, destinés à faire ressortir des connaissances qui seraient comme encastrées dans le récit de voyage. La connaissance du monde est certes plus importante et plus aboutie, mais elle ne peut provenir que d'une connaissance qui engage le sujet-voyageur, et dont elle est « l'accident » – au sens philosophique du terme. Le voyage, s'il veut prétendre constituer des savoirs, suppose donc une connaissance du voyageur, qui est sa condition préalable mais insuffisante : il doit passer par une première épreuve qui se prête au narratif – voire même au romanesque, dans la mesure où elle est liée à l'inscription du sujet dans un monde qu'il parcourt en même temps que lui-même. Dans le roman comme dans la relation de voyage, le savoir est consubstantiel à l'expérience du voyageur ; il peut en être dégagé, mais seulement à partir d'elle. La généalogie du savoir ainsi mise en place n'est pas sans rapport avec le renversement épistémologique hérité du cartésianisme, qui opérait un basculement entre la connaissance de soi et la connaissance du monde, les modalités de la première déterminant l'accès à la seconde. Ceci produit dans l'*Histoire des voyages* un dédoublement du savoir entre « histoire du voyageur » et « histoire des pays », le premier moment ayant des implications potentiellement romanesques.

Ce dédoublement semble donc imposer une étape narrative, à laquelle Prévost ne se prive pas de souscrire dans l'*Histoire des voyages*, mais dont la réalisation peut être discutée. C'est bien cette étape, centrée sur la connaissance du voyageur, qui pose problème dans le dernier roman de Prévost, *Le Monde moral*. Le narrateur part observer ses semblables afin de composer un système des passions humaines, mais sans s'être examiné lui-même. Parce qu'il prétend trouver la connaissance sans « accident », il échoue dans son entreprise et ne peut que rêver à une encyclopédie fantôme dont le roman théorise l'échec. Au fur et à mesure de ses aventures, loin de percer à jour ceux qu'il prétend analyser et classer, il se révèle lui-même, malgré lui, comme un micro-système des passions erratiques. Le voyage apparaît donc comme un outil de connaissance retors, capable de se retourner contre celui qui prétend l'utiliser – sorte de complexe qui guetterait en permanence le savant voyageur. Car en tombant amoureux de l'esclave, c'est-à-dire en cédant à la tentation romanesque, le consul des *Mémoires* passait à côté des caractéristiques de son voyage, dont il ne restitue rien au lecteur : ni remarques géographiques, ni réflexions diplomatiques... Tout se passe comme si le voyageur devait être puni pour avoir cédé à la tentation romanesque, pour être tombé dans le piège épistémophage du récit de voyage.

À l'intérieur même d'un roman dit « de voyage », Prévost réutilise donc la matière de son *Histoire des voyages*, mais en la faisant s'enrayer pour montrer, à travers la pulsion romanesque, comment le voyageur est embarrassé dans son rapport à la connaissance. Il semble que le romanesque intervienne dans ce processus pour signaler un moment où le savoir s'emploie à négocier avec le narratif : il met au jour des difficultés dans la réalisation d'une première étape de la connaissance, à dimension narrative – difficultés sur lesquels il prolifère, et dont résultent des difficultés dans la seconde étape, à portée « scientifique ». En d'autres termes, la résurgence du romanesque fonctionnerait ici comme le signe d'une perturbation épistémologique – mais une perturbation signifiante. Il s'agit d'un indice critique, destiné à manifester une difficulté dans la constitution du savoir transmis par le

¹ *Œuvres de Prévost*, t. VII, *op. cit.*, p. 408.

voyage. Dans l'univers prévostien, la connaissance du monde est toujours à la fois accidentelle et accidentée, parce qu'elle nécessite de prendre en compte le « moi-voyageur » ; mais la quête identitaire, abyssale, peut aussi dévorer le voyageur qui utilise mal à propos sa *libido sciendi*, et le renvoyer aussitôt dans les affres du romanesque.